

confi

(La Passion)

MYSTÈRE

La Scène est à l'extérieur du Temple : Judas compte des pièces dans un coin

JUDAS : 26. 27. 28. Ça fait cinq fois que je redonne. J'en suis sûr ! C'est le sacristain qui me les a volés. Il me semblait aussi qu'il me regardait de travers quand Caïphe m'a versé la petite somme. ^{C'est} C'est pourtant pas exagéré pour ce qu'ils attendent de moi ! Mais voilà ces messieurs sont jaloux. Parce que j'ai une position ^{centrale} ~~accusée~~ comme ils disent. ^{Hh. ah. ah} Jaloux de Judas ! c'est ma revanche. L'ai-je assez attendue pendant qu'ils se gobergeaient comme des coqs. Evidemment ce n'est pas ^{très} conforme à la morale courante de livrer son ami. Mais l'est-il d'abord ? Et puis de deux choses l'une : ou bien il est aussi puissant qu'il le laisse entendre ; alors il pourra toujours se sauver si ^{cela} lui chante. Ou bien c'est un imposteur. De toutes façons on saura enfin grâce à moi à quoi s'en tenir. Je sais ! Il a toujours été très bon pour moi. Ne l'était-il même pas un peu trop ? Son amitié avait quelque chose de forcé. On aurait dit qu'il s'appliquait à faire le généreux - comme si j'avais besoin de sa générosité. Oh ! oui il était, et de loin, le meilleur d'entre nous. Il n'y avait pas moyen d'en douter. Mais justement elle m'exaspérait sa fausse douceur. Et je me demande si ce n'est pas à cause d'elle que j'ai fini par aller trouver le grand Prêtre, quels sourires il avait ! quelles paroles mielleuses

Et puis j'avais toujours l'impression qu'il lisait en moi à livre ouvert. Non ! Cela ne pouvait pas durer. Je suis trop franc. Je n'arrive pas à rien cacher de ce que je pense. Ses bons sourires ont fait déborder la mesure. Il fallait me débarrasser de cette interrogation continue. A la fin j'ai senti comme deux personnages dans mon coeur. D'un qui me peignait les charmes de la délivrance. Et l'autre, c'était lui qui à mon insu me persuadait que j'étais prêt à tous les abandons. En fait je n'avais consenti encore à rien jusqu'à ce que lui-même m'y eut réduit. C'est lui qui m'a poussé dans mes derniers retranchements. Oui ! c'est lui à présent qui me contraint à le livrer.

Et puis à quoi bon tant de scrupules ! Je suis bien bête ! Comme si j'avais à me justifier quand je rends service à tout le monde. A commencer par lui qui n'arrivait plus à s'en tirer de ses difficultés. Trente deniers pour délivrer la Judée de ce cauchemar depuis trois ans qui nous empêche tous de vivre, qui nous empoisonne d'une atmosphère irrespirable. Trente deniers pour redevenir mon maître non ! non Judas cela n'est pas exagéré. [Au fond ce que je suis, c'est le justicier de ce pays Ah ! il faudra bien que j'arrive à le confondre aussi ce cochon de sacristain.

Judas s'éloigne . Arrivent deux paysans : Simon et Francois

SIMON Tu y étais toi l'aut'jour.

FRANCOIS Sûr comme tout le monde

SIMON Cela en faisait un de ces remue ménage. Avec des palmes, que c'était à se demander d'où on avait pu les tirer toutes.

FRANCOIS : Il faut dire que c'était un grand jour.

SIMON : Oh pour ça ! Moi j'ai pas douté un instant que c'était not'roi qui faisait son entrée dans la ville.

FRANCOIS : Et moi donc ! J'ai sacrifié mes meilleurs habits pour que son âne y passe dessus.

SIMON : Ce qu'on est drôle tout de même hein ! d'avoir comme ça besoin d'un roi.

FRANCOIS : Que veux-tu mon pauvre Simon on en a soif d'un roi depuis le temps que ça dure qu'on est prisonniers des Romains.

SIMON : C'est vrai que c'est pas ~~drôle~~^{gai} d'être gouvernés par les étrangers.

FRANCOIS Tu le sais comme moi : nous ne sommes pas capables de nous gouverner seuls. Toujours en bisbilles, Des discussions à n'en plus finir. Et les familles : Pas deux d'accord. Il faut vraiment un miracle du bon Dieu pour mettre la paix entre nous.

SIMON : Et c'est lui qui le ferait ce miracle ?

FRANCOIS : Bien sûr. Et il nous débarasserait de notre sale caractère. Parce que vois-tu c'est ça qui nous empoisonne, d'être des tatillons et des ergoteurs, Ça nous empêche de faire de grandes choses.

SIMON : Oh ! pour ce qui est des grandes choses ! Pourvu qu'on puisse vivre en travaillant.

FRANCOIS : Non mon vieux cela ne suffit pas, le peuple de Dieu ne peut pas être seulement un peuple de bergers et de chasseurs. Il faut qu'on parle de lui dans le monde. Il faut qu'il sauve le monde qui en a un fameux besoin d'être sauvé. Les Romains c'est très joli, mais qu'est-ce qu'ils foutent sur la terre : des aqueducs et des basiliques et des forums et des colisées. On dirait que leur vie se passe sur la place publique. Il y a autre chose; ils n'ont pas l'air de s'en douter. C'est à tout ça que je pensais l'autre jour quand je criais comme les autres : Hosannah au Fils de David. Le fils de David ! tu te rends compte de ce que c'est ?

SIMON : Mais quel roi que cela ferait ? Tu crois qu'il faudrait se battre contre les Romains pour lui obéir.

FRANCOIS : C'est selon ! On dit qu'il fait des miracles à n'en plus finir. Tu sais Lazare, le gars de Béthanie. A ce qu'il paraît qu'il l'aurait fait revenir du tombeau même qu'il sentait déjà mauvais.

SIMON : Ah mon vieux si on pouvait avoir un roi comme ça. Qu'on aurait qu'à aller le trouver quand on serait en difficultés...

FRANCOIS : Il faut pas trop y compter. Nous autres on est des pauvres bougres. On est fait pour gagner sa vie en peinant. C'est pas dit qu'un roi s'occuperait de chacun de nous. Mais on serait tout de même plus heureux si le pays était libre.

SIMON : Ah ! puis n'empêche ! un roi ! le roi d'Israël. C'est vrai qu'on en aurait de la fierté quand même on n'en tirerait pas de profit.

FRANCOIS : Tiens tu vois le gars là-bas qui vient vers nous. On dirait qu'il a perdu quelque chose. Mais c'est Judas, ma parole ! un de ceux qui suivent Jésus à ce qu'on dit. Et pourtant c'était un gars pas commode dans sa jeunesse. Je me demande ce qu'il pense de leur entrée l'aut'jour à Jérusalem.

Judas qui revient la tête baissée ne les a pas vus.

FRANCOIS l'interpelle . Eh Monsieur Judas on ne reconnaît pas les amis.

JUDAS : Tiens mais c'est François. Je suis ennuyé mon cher, j'ai perdu deux deniers que je destinais justement à soulager une grande misère. Vous ne les avez pas trouvés par hasard ?

FRANCOIS : On arrive. On était en train de discuter Simon et moi.

JUDAS : Sur quoi ?

FRANCOIS : Sur l'entrée de l'aut'jour dans Jérusalem. Vous y étiez ?

JUDAS : Bien sûr. Je suis l'un des premiers à l'avoir suivi.

FRANCOIS : Alors c'est vraiment notre roi.

JUDAS : Eh bien vois-tu François, il faut être prudent dans ces choses là. Nous n'avons pas d'autre roi que César. Pour qu'il devienne roi, il faudrait qu'il prouve qu'il en est digne.

FRANCOIS : Et comment ça

JUDAS : Eh bien je ne sais pas. En se tirant d'une grande difficulté où un homme ordinaire serait perdu. Comment veux-tu qu'on

croire qu'un homme est exceptionnel tant qu'il n'a rien fait de plus que les autres

FRANCOIS: Mais on dit qu'il a fait revenir Lazare d'entre les morts

JUDAS : Moi je l'aime bien tu sais. Mais je ne croirai à sa royauté que s'il est assez fort pour en revenir lui-même (il rit) Mais nous perdons notre temps à bavarder. Je ferais mieux de continuer à chercher mes deniers. Au revoir. mon vieux Ne te mets pas trop martel en tête pour ce Jésus. Moi, vois-tu je n'y crois plus. On l'entend en s'éloignant murmurer : "Je suis ^{le} justicier - ~~le~~ justicier."

FRANCOIS Ah Simon c'est pas pour dire mais c'est pas commode à trouver la vérité.

A ce moment arrive sur la place une grande foule agitée, les phrases suivantes se détachent, un peu enchevêtrées sur un brouhaha qui fait comme une toile de fond :

" le fils de David.

" les Romains vont être chassés.

" Bien misérable pour un roi.

" Dieu a pitié de son peuple.

" Je donnerais ma vie pour lui.

" Tiens mais le voilà qui passe.

"C'est lui. Oui c'est le roi d'Israël qui passe. Vive le

" Christ."

On voit passer en effet au fond de la scène mais sans s'y arrêter fût-ce un instant, le Christ suivi de ses disciples Ils ont déjà disparu quand la foule se met à les acclamer

Une rude voix d'homme domine cette explosion de joie. C'est la voix du maire de Jérusalem

La VOIX : Je m'adresse à vous tous Juifs de Jérusalem -Des cris : silence écoutez, ~~écoutez~~, silence silence) Vous savez qu'un rabbi du nom de Jésus est arrivé ces jours-ci parmi nous. Chacun est libre de ^{en} penser ce qu'il veut. (On entend des cris : il est notre roi - notre roi) Oui ! doucement ! Il est notre roi si Rome le permet. (Non, non ! il est notre roi. Vive Jésus. Vive le Christ) Vous savez combien je suis attaché à Jérusalem, combien je vous aime, hommes de Jérusalem. (une explosion de cris : Vive notre maire Vive Jérusalem) Je vous remercie de cette ovation si spontanée. Mais ce que je tiens à vous dire ce matin c'est que je suis chargé par le Sanhédrin d'accord avec le procureur de maintenir l'ordre à tout prix dans Jérusalem pendant ces prochains jours. Il faut que la Pâque se déroule dans un calme parfait. On fait circuler des bruits au sujet de miracles soi-disant accomplis par ce Christ. (des cris : Il a ressuscité Lazare. Il fait revenir les morts du ^{de} S~~an~~méol) Eh bien justement c'est à ce prétendu miracle que je veux faire allusion. Je vous demande de ne pas prendre prétexte de ces rumeurs pour désigner cet homme comme roi. (cris : il est notre roi - notre roi) Juifs de Jérusalem ! je vous en conjure ne perdez pas votre sang froid, ^{là} ce sont des bruits intéressés que ce Jésus fait propager par les siens

pour se faire élire à la faveur des fêtes qui vont commencer
(Non! non! il est notre roi. Nous avons assez des Romains)
J'entends des cris séditieux s'élever du milieu de vous.
Prenez garde hommes de Jérusalem, prenez garde à l'irrépa-
rable. Rome ne peut pas tolérer qu'un imposteur vienne ici
troubler l'ordre. (Des hommes renversent le maire de son
estrade. Un brouhaha indescriptible se met à régner. Toute
la foule de Jérusalem manifeste sa réprobation pour le maire
son enthousiasme pour Jésus aux cris de : A bas les traîtres
A bas le maire. Vive Jésus. Vive le Christ roi; le libéra-
teur d'Israël) A ce moment s'élève une voix, celle de
Pierre.

PIERRE : Mes frères, vous avez fait justice de la servilité de cet
homme. Moi je m'adresse à vous au nom de Jésus. Je l'écoute,
je le suis depuis qu'il a commencé sa prédication. Je vous
le dis : aucun homme n'a jamais parlé comme cet homme là
(on entend encore par endroits des rappels au silence :
Chut ! chut, Ecoutez-le ! c'est un ami du Christ. Un plein
silence s'est peu à peu rétabli) Jusqu'à présent il n'a
manifesté Sa puissance qu'en guérissant des malades, en
ressuscitant des morts : Et moi tel que vous me voyez, j'ai
été le témoin de toutes ces merveilles. Mais elles n'abou-
tissaient qu'au bonheur de quelques-uns. Je sais ce qu'il
nous réserve à présent. Je vous le dis. Il n'est venu parmi
nous que pour rendre sa gloire à Israël. Ayez confiance.

ance. On dirait qu'il est partagé entre le désir de se
manifeste et celui de s'effacer davantage. Il ne disait

C'est au moment où l'on s'y attendra le moins qu'il manifestera enfin dans tout son éclat la grandeur de sa mission. Il n'est sur terre, je vous le répète, que pour mener notre peuple à l'accomplissement de son grand destin (l'enthousiasme de la foule touche au délire. Pierre disparaît. La foule se disperse. Restent sur la scène Cléos un officier romain et Théodore serviteur du grand Prêtre)

CLEOS : Eh bien ils vont un peu fort vos compatriotes.

THEODORE : Une foule comme toutes les foules. Il suffit d'en flatter la vanité pour en tirer toutes les mélodies.

CLEOS : N'empêche que si Pilate entend parler de cette petite manifestation ...

THEODORE : Croyez-vous que le Sanhédrin en soit responsable ? Je vous garantis que le Grand Prêtre le déplore également.

CLEOS : Mais il faut trouver le moyen de mettre un terme à une telle exaltation.

THEODORE : A mon avis il n'y en a qu'un.

CLEOS : Je le crois aussi - (ils s'éloignent en parlant)

Arrivent la Ste Vierge, Marie Madeleine, une femme de

Samarie et Jean

La Ste VIERGE : Mais enfin où peut-il bien être à présent. Depuis son entrée à Jérusalem je n'ai plus rien entendu de lui.

Tu l'as
Vous l'avez vu, Jean ?

JEAN : Oui cette entrée assis sur un âne a changé toute son existence. On dirait qu'il est partagé entre le désir de se manifester et celui de s'effacer davantage. Il me disait

tout à l'heure que son peuple n'avait encore rien compris à sa mission. C'est comme si Satan s'acharnait en ce moment contre son coeur afin d'y faire entrer le monde. Il semble épouvanté de sa solitude

La Ste VIERGE : Il est compris de vous, de moi.

Marie Madeleine : Ah ! pour moi, il ne serait plus qu'un ver ~~de~~ terre entre les herbes je croirais encore en lui. Jamais je n'oublierai le regard qu'il a posé un jour sur moi. Il ne prononça alors que mon nom. Mais ce simple son suffit pour m'appeler à la vie. Il y a des moments, quand je pense à ce jour, où je me dis qu'il n'est pas seulement un rabbi....

La Ste VIERGE : Que penses-tu qu'il soit ? Tu peux nous le dire. Tu sais que nous l'aimons.

Marie Madeleine : Eh bien il y a des jours où je me dis - Dieu me pardonne - que si l'Eternel prenait forme ... Mais qu'est-ce que je dis là ...

JEAN : Moi aussi il me semble souvent qu'il est plus qu'un homme.

La Ste VIERGE : Aimez-le mes enfants. Il est en effet plus qu'aucun de nous.

Marie Madeleine : Ma plus grande tristesse à moi, c'est de ne pouvoir l'aider. La coutume des Juifs est si dure à l'égard des femmes !

La Femme : Dure surtout pour qui vient de Samarie. Ah ! au milieu de quelle réprobation nous vivons. Quand on a reçu la parole

du rabbi dans son coeur comme une eau vive on ne peut plus supporter ces étouffantes opprobres. La première fois que Jésus m'a parlé, il m'a semblé que la dalle d'une tombe où j'étais ~~de~~ enfermée se soulevait et que je commençais soudain à respirer. Depuis, je n'ai plus pu me détacher de lui.

JEAN : Oui c'est cela le plus étrange. Quand on l'a entendu, il n'y a plus moyen de se prendre à la terre.

Marie Madeleine : Et pourtant comme il l'aime cette terre. Il la loue sans cesse.

JEAN : Vous rappelez-vous le jour où il a multiplié les poissons et les pains. J'étais dans un coin sans rien dire. J'avais eu si peur de devoir renvoyer la foule à jeun. Et voilà que sur l'herbe les poissons se sont mis à frétiller. C'était comme si le lac les eut brusquement découverts. Et dans les corbeilles qu'on lui présentait, à vue d'oeil ~~les~~ les miches de pain se sont mises à grossir. Il possède le secret de la vie notre rabbi.

La Ste VIERGE : Et c'est pour nous faire sentir que tout cela n'est qu'un peu de matière qu'un mot de lui transfigure. Mais où est-il donc mon Fils ? Depuis trois jours je ne l'ai pas revu ! Ah ! Jean quelle chance vous avez, d'être toujours avec lui.

On entend derrière le groupe dans la coulisse des chansons et des rires qui continuent pendant que la scène s'obscur-

cit et que le décor change. On se trouve à présent devant les baraques de la foire avec des chevaux de bois qui tournent et des stands de tir où des hommes s'exercent

1er Villageois fredonnant : Il y a ~~de~~ l'amour

2e Villageois id. : Et puis l'amour . [Et le reste on s'en fout.

Un autre Vous me devez une potiche la petite mère. j'ai mis dans le mille.

La Marchande : Tu m'as pas regardé ^{ch'} feignant. T'as des yeux qui louchent

Un Clown sur un tréteau : Entrez par ici Messieurs dames. Vous allez voir le spectacle le plus ^Straordinaire. Un homme qui mange de la terre et un chien qui crache du feu. Vous avez beau dire, si nous arrivions tous à manger de la terre comme Paoli c'est alors qu'on serait heureux. Il n'y aurait plus de question sociale. Il n'y aurait plus qu'à se baisser pour en prendre. Quant au petit chien qui crache du feu je vous le recommande également. Si vous aviez des cabots comme ça vous n'auriez plus de difficultés pour allumer vos cigarettes. Messieurs dames, entrez, c'est dix sous. Et si vous n'êtes pas content on vous rembourse à la sortie. Mais pour ça on est bien tranquille. Il y a également dans sa caisse le tamanoir fourmilier qui a un groin comme j'a voudrais bien en avoir vu que ça serait plus facile pour trouver des truffes. Egalement la femme pingouin et l'enfant loup. Et si à présent on vous invite à aller voir le rabbi de Galilée vous pouvez les envoyer paître c'est le cas de le dire. Notre baraque ^{est une baraque} jusqu'on ne se soucie pas d'avoir

des emmerdements avec les Romains, avec le Grand Prêtre et tout le pataqués. Ici il n'y a pas besoin de se décarcasser pour tuer le temps. Il se tue tout seul. Entrez Messieurs dames entrez. Vous allez voir les secrets de la nature dévoilés dans son intégrité. Et tous les monstres de la terre c'est de la petite bière auprès de nous.

Un soldat romain : C'est y qu'on entre pour voir la femme au groin.

Un autre : Moi je m'en fous pourvu qu'on y échappe un peu à ces sales juifs.

Le Premier : Ah t'as raison de l'dire. C'est un peuple perdu. Et qui ne s'occupe qu'à gagner de l'argent sur not'dos. C'est pas comme nous. On est les purs.

Le Deuxième : C'est comme tu dis, il faudrait que toute la terre soye à nous. Alors c'est ce jour là qu'on rigolerait.

Le Premier : Et qu'on leur en ferait voir à ces couillons. Ils en sont encore à attendre leur Messie pour nous casser les pieds.

Le Deuxième : Nous, on a l'empereur. Ca nous suffit.

Le Premier : (à tue tête) Vive César. Vive l'empereur.

Tous les soldats qui sont sur la place se mettent à crier :

Vive l'empereur. Vive l'empereur.

Un JUIF : Mais il me semble que cela se gâte.

Un autre : Il serait peut-être temps de déguerpir.

Un Troisième : Dis donc aux autres de nous suivre. C'est pas le moment de se faire arrêter.

On voit alors les juifs se parler entre eux à voix basse

tandis que les Romains continuent de pousser leurs acclama-
tions. Les Juifs disparaissent un à un prudemment. Tout à coup
du milieu de la foule s'élève une voix qui clame : Vive Jésus
Il est mon roi. Les soldats arrêtent le délinquant. C'est
un fou qui se met à divaguer.

Le FOU

J'ai embrassé le bon Dieu. Je l'ai pris sur mes genoux. T'es
rien bath que j'lui ai dit. Et toi Jeannot t'es mon petit
homme qu'il m'a répondu. On s'entend. (il cligne de l'oeil)
On s'entend à demi mot. Vive Jésus. Vous êtes tous des bons
à rien. Vous n'avez pas honte de le lâcher ? Ah ! c'est pas
moi qu'on trouverait en défaillance. Tout ce que j'ai vu
sur le journal je l'dis. Et c'est pas des blagues ! Je dois
être ministre de la Vérité. On est comme ça chez nous.
On emmène le fou qui cris encore : Tu es mon roi. [Le clown

Le CLOWN

recommence son boniment : Entrez Messieurs dames. Et vous
laissez pas impressionner Parce que des fous il y en aura
toujours parmi nous. Il y en a bien un aujourd'hui qui se
dit le roi des Juifs. Comme s'il n'y avait pas mieux à
faire que de faire le roi. On est en république en Palestine
Nom de Dieu ousqu'on est mieux qu'en République. Surtout
quand l'empereur est un bath zig qu'il est un peu loin et
qu'il nous fout la paix. (Des rires dans la foule)
Vous voyez bien Messieurs dames vous êtes de mon avis. Alors
entrez, c'est dix sous. Et on rembourse à la sortie. Venez
tous. Venez voir l'homme qui mange de la terre (toute la

foule envahit la boutique. On entend une voix se détacher de la rumeur enthousiaste : Ah ! si seulement on pouvait en bouffer de la terre)

Deux juifs arrivent, les mains derrière le dos, voûtés, avec des cheveux en papillottes. Sous de vastes chapeaux, ils ont des lévites sales, souvent leurs mains s'agitent pour discuter.

MARDOCHÉE : Moi je vous dis que le danger est grand. Et qu'il est temps d'y remédier. Imaginez-vous ZABULON qu'un homme entre dans votre échoppe.

ZABULON : Apprenez Mardochée que ma boutique n'est pas une échoppe

MARDOCHÉE : Peu importe.

ZABULON : Cela importe au contraire beaucoup

MARDOCHÉE : Ah vous n'allez pas recommencer vos histoires.

ZABULON : Ce ne sont pas des histoires. Un honnête commerçant comme moi tient à coeur de défendre l'honneur de sa maison.

MARDOCHÉE : Mais encore une fois il ne s'agit pas de votre maison. Il s'agit de cet imposteur. Je vous le répète, le danger est grand. D'un jour à l'autre il peut soulever tout le peuple contre nous.

ZABULON : Vous croyez ?

MARDOCHÉE : Il faut que tous les gens bien de Jérusalem s'entendent sans délai et mettent un terme à cette propagande insensée.

ZABULON : Cela concerne le Sanhédrin. Caïphe a des intérêts dans toutes les affaires.

MARDOCHÉE : Sans doute. Mais il a fallu que cette espèce d'empêcheur de danser en rond se mette à chasser les marchands du Temple pour qu'on commence en haut lieu à s'émouvoir. Ils sont d'une lenteur! Ah! voyez-vous Zabulon. C'est un homme comme moi qu'il faudrait pour Grand Prêtre dans des circonstances pareilles.

ZABULON : Vous croyez vraiment que c'est si sérieux que cela

MARDOCHÉE : Mais mon pauvre ami réfléchissez un instant. Il est en train de faire un Syndicat de tous les mécontents. Savez-vous ce qu'il leur a dit à ses collègues ces jours-ci. Eh bien il leur a promis que les premiers seraient les derniers et vice versa. Vous vous rendez compte de la gravité de ces propos. Autant dire aux bonnes gens : Vous allez prendre l'argent où il se trouve. Et ceux qui en ont n'en auront plus, et vice versa. C'est comme qui dirait mon cher, une révolution.

ZABULON : Mais c'est très grave ce que vous dites là. De qui le tenez-vous.

MARDOCHÉE : D'un homme de toute confiance. C'est le cousin de la belle soeur d'un type de sa suite, et qui se nomme lui-même le patron des causes perdues. Je vous demande un peu "le patron des causes perdues" Mais ce n'est pas tout cela. Il faut

parer au coup.

ZABULON : Un instant mon cher Mardochee. Est-ce que ce ne serait pas aussi ce louche personnage qui aurait dit un jour qu'il faut haïr son père et sa mère.

MARDOCHEE : Je crois mon cher que vous ne vous trompez pas

ZABULON : Mais alors c'est tout l'ordre établi qui serait menacé.

MARDOCHEE : Voilà une heure que je m'époumonne à vous le dire.

Les deux juifs passent. Arrivent Caïphe et Judas

JUDAS : Excellence il me manque deux deniers.

CAIPHE : Que voulez-vous que j'y fasse. Vous avez compté la somme devant moi.

JUDAS : Excellence je soupçonne votre sacristain ...

CAIPHE : Ah ! trêve de balivernes ! Vous ne vous rendez pas compte de ce qui se trame dans l'ombre. Ce n'est plus une question de semaines ni de jours. C'est une question d'heures. Il faut me le livrer au plus tôt.

JUDAS : Je crois Excellence que vous vous méprenez sur ce pauvre homme.

CAIPHE : Vous ne parliez pas ainsi quand il était question de votre salaire.

JUDAS : Salaire est dur, Excellence, c'est un dédommagement aux

immenses ennuis que va me procurer notre entreprise? C'est d'ailleurs une charité bien ordonnée car j'ai l'intention...

CAIPHE : Peu m'importe. Quand pensez-vous me le livrer.

JUDAS : Mais ce soir même si votre Excellence y tient. Il fait donc bien peur à votre Excellence ce Jésus.

CAIPHE : Peur ! Peur ! Surveillez un peu votre langage. Un Grand Prêtre n'a jamais peur. Le Seigneur - béni soit-il - est toujours avec lui. Et ce qui arrive c'est ce que le Seigneur - béni soit-il - a permis. Mais je suis chargé de veiller aux intérêts de la communauté et vous savez que mes administrés ne plaisantent pas sur ce point là.

JUDAS : Si j'avais un conseil à donner à Votre Excellence ce serait d'éviter surtout que l'affaire ne s'ébruite.

CAIPHE Et comment cela mon cher Judas. Tout Jérusalem a déjà pris fait et cause pour ce révolté. Où qu'on aille on n'entend murmurer que ces mots le roi - le roi des juifs - le fils de David. Je vous demande un peu : un petit charpentier qui s'est mis dans la tête de prêcher on ne sait quel royaume où les publicains et les filles perdues tiendraient le haut du pavé. Et c'est nous la bonne société de Jérusalem, les hauts fonctionnaires, les pharisiens, les prêtres du Seigneur - béni soit-il - qui serions dépossédés. ^{la venue d'} qui sait ! obligés de cirer les souliers de ces messieurs. Ah ! Judas c'est maintenant qu'il faut que les hommes

comme nous, les juifs de la vieille tradition surmontent leurs préjugés et pour le salut du peuple s'unissent aux gentils. Il faut tirer de ce loqueteux une vengeance qui décourage ceux qui auraient envie de l'imiter. Voyez-vous Judas je me demande si nous n'avons pas témoigné trop de patience à son égard. Depuis le temps que cela dure. Trois ans bientôt. Le malheureux ! il a fini sans doute par s'imaginer que notre bonté n'était que de la bêtise. Ah ! je vous le dis Judas ! il est temps d'y mettre un terme.

JUDAS : Excellence je suis à vos ordres.

CAIPHE : Eh bien il faut absolument trouver le moyen de dresser le peuple contre lui. Si la foule veut sa tête Pilate ne pourra plus nous la refuser. Le difficile voyez-vous c'est que l'opinion à son sujet soit ce soir exactement l'opposé de ce qu'elle est ce matin. Et Dieu sait si elle en est enthousiaste ce matin l'opinion.

JUDAS : C'est un vrai tour de passe passe que votre Excellence désire.

CAIPHE : Passe passe ou pas il faut réussir sinon demain toute la Judée s'enflamme. Et alors bonsoir le sacerdoce et le Sanhédrin. C'est la ruine de Jérusalem. ~~Le~~ Seigneur -béné soit-il - menace jusque dans son sanctuaire. Ah ! Judas il est absolument nécessaire que cet homme périsse pour le salut d'Israël.

JUDAS : Excellence je ne vous le fais pas dire. Vous ne donnez donc carte blanche.

CAIPHE : Vous le connaissez, vous avez vécu avec lui. Nul mieux que vous n'est au courant de ses habitudes de ses faiblesses; Jouez-en, mais tout doit être propre, bien réglé ! que je n'aie pas à intervenir. *Et surtout*

JUDAS : Excellence Donnez-moi quelques sbires pour l'arrêter et quatre hommes un peu fins pour moduler l'opinion. Pour le reste j'en répons.

CAIPHE : Accordé ! Mais faites vite. L'ordre, la justice, la religion tout dépend de vos soins. Allez Judas ! le Seigneur -béné soit-il - vous sait gré de mettre votre habileté à son service.

JUDAS : *(seul)* Faites vite ! Faites vite ! Et tout cela pour mes 28 deniers. Si je ne craignais pas d'être accusé de manger de ressources, je l'enverrais promener avec ses beaux projets le pleutre. Je le déteste aussi. Mais il ne s'agit pas d'établir à présent des degrés dans mes inimitiés, Il faut aboutir. Et mettre le roi de la Suavité dans l'impossibilité de s'en sortir. *(haineux)* Si ce n'est par un de ces fameux miracles qu'on est un peu fatigué à la fin de le voir toujours accomplir en faveur des autres. Qu'il se sauve donc lui-même s'il est l'oint du Seigneur. Moi dans toute cette

affaire je suis le justicier - le justicier. (Il s'en va, la tête basse en répétant ce mot comme un sifflement.

La musique de la foire pendant ces dernières minutes s'est peu à peu rapprochée. Elle finit par envahir tout l'espace pendant que le rideau s'abaisse.

IIe ACTE

Le rideau se relève : Même scène. Il fait nuit

FRANCOIS : Eh bien il s'en passe des choses depuis ce matin qu'on s'est quitté.

SIMON (interrogatif) - ?

FRANCOIS : Jésus arrêté. La police sur les dents. Un fourbi de tous les diables. Tout juste si la fête n'est pas supprimée.

SIMON : Jésus arrêté ?

FRANCOIS : Comme je te le dis mon vieux.

SIMON : Il n'avait pourtant rien fait de mal le pauvre ars.

FRANCOIS : A ce qu'il paraît que les prêtres ont eu peur que ça fasse du gâchis avec les Romains; parce que le peuple en pince pour lui.

SIMON : Alors il faut renoncer à notre roi ? Rapport à ce salaud de Caïphe. Sans doute qu'il a peur pour ses sous. Il a tout

son argent à Rome à ce qu'on dit.

FRANCOIS: Ah puis ils le détestent tous depuis qu'il a chassé les vendeurs. Ce qu'ils ne lui pardonnent pas c'est d'être du côté des pauvres. N'empêche ! Ça en aurait fait un fameux ^{le} roi, s'il avait tenu le coup. Les choses auraient pris une autre tournure qu'avec ces curés de malheur qui s'entendent pour nous plumer.

SIMON : Mais tu crois qu'il n'y a plus d'espoir.

FRANCOIS: Ils l'ont arrêté de l'autre côté du Cédron. Il était en train de prier avec ses amis. Et lui quand il prie c'est pas de ^{se} sinagrées. Il ne se met pas debout au coin des rues avec les mains jointes et des yeux de carpe comme Roboam ou comme Nephtali pour qu'on le regarde et qu'on ^{se} dise : Ah ce qu'il prie bien le bougre ! Lui, non, il s'en allait toujours comme ça loin de la ville, dans des cavernes au besoin, ou bien sur des montagnes quand il n'y a personne. La nuit surtout. C'est curieux ce qu'il aime ^{de} s'en aller seul dans la nuit. Je te dirai que je tiens tout ça d'un de ses frères qui est ami de la famille - Tu connais peut-être ? Jacques le fils de Zébédée. Eh bien il nous raconte souvent les promenades qu'ils font ensemble, ce que dit le Maître comme ils l'appellent. C'est toujours des choses à portée des simples. Et pourtant quand on y pense on n'arrive pas à en trouver le fond. Ainsi imagine un peu ce qu'il leur a raconté cet après midi. Il a pris un peu de pain c'est comme je te dis. Et puis il a prié. Et il leur a donné ça à manger : C'est mon corps qu'il leur a dit.

Il faut avoir la foi chevillée pour croire une histoire pareille. Eh bien, ils y croient tous. Jacques ne disait qu'à peine la bouchée de pain avalée, ils s'étaient senttis tout changés comme si quelque chose s'était mis à flamber dans leur coeur. Ca n'a pas duré longtemps qu'il ne disait mais jamais leur vie durant ils n'avaient éprouvé rien de pareil. Et ils étaient tous d'accord là dessus. Ils avaient envie tout d'un coup de conner tout leur temps, leur existence, enfin tout, quoi, pour faire savoir ^{ça} aux autres. Que c'était quelque chose de si extraordinaire qu'ils le regardaient ^{avec} des yeux ronds quand il s'est mis là dessus à leur laver les pieds. Ah ! alors ça ça a dépassé la mesure. Ils se rebiffaient. Et lui qui insistait, qui insistait. Il fallait absolument que ça se passe comme ça. Il disait que sinon ils n'entreraient pas avec lui dans le Royaume Tu t'imagines des choses pareilles, toi, Simon. Je suis votre serviteur qu'il disait. Je suis venu pour vous laver les pieds. Et il faut que vous vous aidiez la même chose parce que c'est ça que je suis venu vous dire. Et il leur racontait des histoires comme on n'en a jamais entendues. " Je veux absolument que vous vous aidiez qu'il leur disait. " " Peut-être que nous ne nous verrons plus. " C'était comme s'il avait eu l'idée qu'on allait l'arrêter et qu'il était obligé de leur faire toutes ses recommandations d'un coup. Judas, lui, il avait foutu le camp avant la fin. C'est Jésus qui lui avait dit de s'en aller. Hein c'est à n'y pas croire :

il savait bien que c'était lui qui allait le livrer. Et de fait, le soir, comme j' te disais, il était en train de bien prier dans le petit jardin aux oliviers quand tout d'un coup arrivent les Romains. Et alors - je te le donne en mille - sais-tu ce qu'il a fait Judas. Eh bien il est allé leembrasser pour que les sbires ne se trompent pas. Mais l'autre s'est pas rebiffé - même qu'il l'aurait encore appelé : mon ami. Non mais tu te rends compte. Ce salaud qui arrive en biais, les soldats tapis dans l'ombre qui sautent sur Jésus. Et ~~l'autre~~^{lui}, comme si de rien n'était, qui l'appelle mon ami. C'est moi qui ^{le} l'aurais étranglé si j'avais été à sa place. Eh bien non ! mon ami qu'il lui dit poliment. Et même à ce que Jacques me racontait, il avait l'air d'avoir pitié comme si l'autre ne l'avait pas fait exprès. T'avoueras que c'est un comble quand même des histoires comme ça. J'en viens à me demander s'il aurait fait un bon roi. Je me dis qu'il était peut-être trop tendre.

SIMON : Ah mon vieux je suis un peu de ton avis. C'était peut-être tout de même pas un homme bien équilibré. Parce qu'au fond hein : oeil pour oeil, dent pour dent. Il n'y a pas d'autre loi.

FRANCOIS: C'est vrai comme deux et deux. Et pour lui ça ne l'était pas. Même qu'il leur aurait dit un jour : si on vous donne un soufflet sur une joue demandez un pour l'autre. Ah on vous a compris. Toi tu t'attelles au diable. Toi, lui fait entendre que si Jésus est délivré, finis la folie. Toi

se sent tout drôle quand on y pense. Moi vois-tu, je suis partagé. J'aurais aimé l'avoir pour roi. Il fait des trucs formidables. Et puis en même temps je me dis : Il est trop doux, ça ferait pas un bon roi. Les Romains, il faut qu'on leur parle d'un autre ton. Mon pauvre vieux je crois qu'il va falloir encore y renoncer pour cette fois à notre roi

SIMON : C'est-il donc que Dieu nous a abandonnés pour toujours. Il aurait tout de même bien pu nous envoyer quelqu'un de plus costaud que ce cinglé.

FRANCOIS : Et tout de même je ne peux pas me faire à l'idée que c'est fini. Il y a des fois vois-tu où j'ai beau me dire, c'est plus fort que moi. Alors je me demande si c'est pas quand même à sa suite qu'il faudrait s'orienter.

SIMON : Malheureusement, tu y penses encore (contrefaisant le Christ)
"Mon ami ! mon ami !" Non ! c'est pas un homme ce type là
Mais regarde donc les gens. Ils sortent en foule. C'est-il qu'ils vont à la Piscine ? Ou bien est-ce qu'il y a le feu à l'Antonia ?

FRANCOIS : Allons-y toujours. Pour ce qu'on a encore à faire après un coup comme celui-là !

La scène est un peu plus loin devant le prétoire de Pilate
Grande foule. Judas complote dans un coin avec quatre
policiers en civil

JUDAS : Vous ^{l'im} n'avez compris. Toi tu t'attelles au clown. Tu, lui fais comprendre que si Jésus est délivré, finie la foire. Toi

tu excites le type qui arrive là bas avec François. C'est un simple. Tu lui dis que Jésus a voulu se fouti de lui et des gars de la campagne. Tu ne le lâches pas jusqu'à ce qu'il soit chauffé à bloc et qu'il entraîne ses copains qui sont nombreux sur la place. Alors vous gueulez tant que ça peut. Toi tu connais Mardochee. Tu le persuades d'aller relancer chez eux tous ses amis. Tu lui fais comprendre qu'on a besoin d'eux pour la bagarre, que c'est le moment de délivrer Jérusalem, Et que d'ailleurs c'est sans danger. Quant à toi je te charge des soldats ~~romains~~. A vous quatre vous pouvez retourner la foule. Compris ? Dites n'importe quoi pourvu que ça porte. Pourboire à proportion du vacarme. (ils accouescent) Chacun s'en va rejoindre le poste assigné par Judas qui se frotte les mains en ricanant)

- au clown:*
1er Policier : (l'air innocent) Il fait frais ce soir
- (à Simon)*
2e POLICIER : même air Pardon Monsieur vous ne pourriez pas me dire l'heure qu'il est.
- (à Mardochee)*
3e POLICIER : même air Tiens Monsieur Mardochee. Comme on se trouve
- 4e POLICIER : à un soldat dans un groupe (même air) Il me semble Monsieur que j'ai déjà eu l'avantage...
Ces quatre interpellations sont prononcées à la suite les unes des autres sans que les réponses soient perçues; elles suffisent pour que les conversations s'engagent, celles-ci se perdent dans le brouhaha. Au bout de quelques minutes la voix du clown domine.

Le CLOWN criant : On a marre du Jésus.

SIMON : criant : Le Jésus, il s'est foutu de nous les gars.

On voit Marдохée lever les bras au ciel et quitter la scène avec un air de conspirateur.

Le SOLDAT (entrepris par le policier) : Attention ceux de la 12
Il y a du vilain qui se prépare.

Un autre Soldat du même groupe : Les juifs trament un guet apens

Un Troisième : Attention les gars de la 13. Les types du rabbi veulent nous refaire.

PLUSIEURS VOIX : A bas le rabbi. On en a marre.

La rumeur s'amplifie. Les mots "A bas le rabbi. A bas Jésus

On en a marre se propagent de plus en plus.

Le CLOWN prend la parole : Vous ne connaissez les amis. Vous savez que chez nous on a toujours rigolé. Eh bien c'est plus le moment. Le roi des fous a été arrêté Mais je peux vous donner un tuyau sérieux. Il a des partisans dans la foule. Ils attendent le moment pour nous sauter dessus. Et alors, même si le coup rate finies les réjouissances. Pilate ne plaisante pas. C'est un fait. Tout le monde sera bouclé. Rappelez vous la baraque où c'est que vous avez pris du bon temps. Parce que vous en avez pris du bon temps dans la baraque hein les enfants.

La Foule Ah ! pour ça !

Ce qu'on a pu rigoler.

Vive la femme pingouin.

Le Jésus on va lui en foutre sur la gueule.

La foule s'excite de plus en plus

Le CLOWN continuant : J'ai pas de raison spéciale de prendre la parole sauf que j'ai plus l'habitude qu'un autre vu que je fais le tréteau. Si je vous cause, là, c'est que ça va barder et que je suis un frère. Je vous cause pour que vous lâchiez le type parce que sans ça ça va faire du vilain que je vous dis.

SIMON : (élevant la voix) Il a raison le clown. Le type qu'on a arrêté est un salaud. Il s'est foutu de nous. Oui, il s'est foutu de nous le Jésus. Et on se fout pas de nous comme ça hein, les gars de la campagne. Moi j'suis des vôtres. Et je peux pas blairer qu'on vienne nous raconter des histoires pour nous faire marcher. On est des types conscients. On va leur'z'y montrer qu'on est aussi des types organisés. Rassemblement au pied de l'Antonia. Il y a un type très bien qui va nous dire ce qu'il faut faire.

Pendant les discours on a vu revenir Mardochee suivi d'une troupe de juifs en lévites et en grands chapeaux avec des barbes et des papillottes. Tout le groupe finit par faire un cercle qui n'en finit plus de discuter à grand renfort de gestes et de balancements. Mais le groupe se dissout
brusquement aux preières paroles du soldat romain.

Le SOLDAT : Camarades ! Nous ne voulons plus de juifs à Jérusalem. Cela a assez duré cette invasion il faut que cela cesse. Nous les chasserons parce que nous sommes les plus forts

C'est intolérable pour des Romains d'avoir toujours cette
vermine dans les pieds. Ils nous les cassent, les pieds,
avec leur messie. C'est toujours des rengaines pour emme-der
l'autorité. Nous aussi on en a marre

Choeur de tous les soldats dispersés dans la foule : On en
a marre. A bas les juifs. ^{mort aux juifs} La Palestine aux Romains
A ce moment Pilate se présente au seuil du Prétoire. C'est
un gros homme l'air bonace Et qui a surtout envie d'éviter
les histoires.

PILATE : Que se passe-t-il mes amis ?

La FOULE : A bas Jésus. Vive l'empereur

PILATE : Mes amis, votre loyalisme vous honore. J'en tiendrai le
plus grand compte. Mais il ne s'agit pas à présent de juger
à la légère. Un homme nous a été remis. Vous le connaissez
C'est ce Jésus qui est entré l'autre jour en triomphateur
dans Jérusalem.

4e POLICIER : aux soldats : Protestons ~~un~~ en choeur

Des VOIX : Une honte ! Un scandale.

PILATE : Un peu de silence mes amis. Vous le savez. Nous n'avons
jamais pris cet homme très au sérieux. Nous aurions pu
l'arrêter bien des fois. Nous avons toujours pensé que
c'était un rêveur.

1er POLICIER : à la cantonade Pilate veut voir si on est vraiment
pour Rome. Faut tous gueuler

Des VOIX : C'est l'ennemi de Rome. C'est un traître.

PILATE : Pour éviter des troubles pendant vos fêtes et parce que nous avons grand souci de vos plaisirs, d'accord avec les autorités religieuses nous nous sommes saisis de sa personne. A présent nous l'interrogeons. Je puis vous rassurer pleinement. C'est un homme inoffensif, tout à fait inoffensif. Et comme nous l'avions toujours pensé, une espèce de rêveur. Il est persuadé pour l'instant qu'il est roi. Un roi de ce genre n'est pas très redoutable.

2e POLICIER à la cantonade : Pilate veut nous éprouver. Ne nous y laissons pas prendre. Faut gueuler.

Des Voix : Un imposteur. Punissez-le. Nous n'avons d'autre roi que César.

PILATE : (riant) Ce sont là de ces faiblesses d'esprit dont il suffit de rire. Rions-en donc ensemble ! Voulez-vous que je vous le délivre. Vous le traiterez comme un fou.

3e POLICIER : Attention Mardochee. Pilate joue la comédie. Gueulons tous. (En chœur) Non ! Non ! qu'il meure. A bas les traf-

Le tumulte grandit -

PILATE ^{tres} haussant la voix Il me semble que vous prenez bien au sérieux cette misérable histoire. Quelle mouche vous a donc piqués tout à coup. Ne vous souvient-il plus de la manière dont vous l'avez accueilli avant hier. C'était à croire que toute l'histoire d'Israël aboutissait à ce triomphe que vous lui ménagiez. Vos pères n'en ont jamais fait autant pour David ni pour Salomon. Et ils étaient de vrais rois. Ainsi vous l'avez reçu comme on reçoit l'envoyé de l'empe-

reur et maintenant vous voulez qu'on le mette à mort.

Toute la Foule : Oui ! Qui ! Qui ! qu'on le crucifie. Cela a assez duré
Que la fête continue.

PILATE : devenant tout à fait sérieux. : Je ne vous comprends pas
Vous ne savez donc pas ce que vous désirez. Tantôt la gloire
d'un homme. Tantôt sa mort. Vous êtes un peuple étrange
Instable ! Fiévreux ! Cruels comme des hyènes ! Et en même
temps plus craintifs que des poules. On dirait que vous avez
mis une aveugle rancune à présent à l'assouvissement de
votre férocité. Que vous a-t-il donc fait ? Ou plutôt, si
ce qu'on dit est vrai, il vous a fait du bien ! Vous en
souvenez-vous ? Vous êtes donc sans entrailles pour exiger
la mort d'un homme de chez vous, d'un misérable qui ne vaut
même pas le prix d'une corde pour le pendre. C'est un pauvre
innocent et vous vous ruez sur lui comme des fauves. J'en
ai honte pour vous. Je vous le dis encore, des augures
m'ont prévenu qu'il fallait laisser cet homme en paix. Sa
souffrance ne porterait pas bonheur à ses bourreaux. Prenez
donc garde juifs, aux malédictions du ciel.

La FOULE unanime : Que son sang retombe sur nous. Et sur nos enfants
Jusqu'à la dernière génération. A bas le faux roi. Vive
César. Dieu protège l'Empereur.

PILATE : Comme elle est sans motifs votre haine est donc sans remis-
sion. Juifs ! Je vous le demande une dernière fois. Puisque
la coutume est de vous délivrer pour Pâques un délinquant
voulez-vous BARABBAS ou Jésus.

La FOULE délirante : Barabbas. Barabbas. A bas le roi des Juifs
A mort Jésus.

Pilate disparaît. Le tumulte dans la foule est à son comble
A ce moment par la fenêtre d'une arche enjambant la place
et qui joint le premier étage du prétoire au sommet du mur
d'en face, une ^{silhouette} figure apparaît immobile couverte d'un manteau
rouge, une couronne d'épines sur la tête, un roseau pour
sceptre entre les doigts. Une lampe éclaire faiblement cette
vision de la détesse impassible et saignante.

PILATE : à côté de lui, et désignant de l'index Jésus à la foule qui
trépigne et qui hurle : Juifs voici l'homme. Voulez-vous
encore qu'on le tue.

TOUS : Oui ! Oui ! que son sang nous couvre. Crucifiez-le. Nous le
détestons.

PILATE : Je vous le livre donc. ^{voici} Prenez votre victime.

La foule crache, tend les poings, jette des pierres dans
les vitres qui se brisent. La lampe touchée s'éteint. L'ap-
parition s'efface brusquement sans un geste sans un mot dans
la ^{grand} ténèbres épaissies. Puis cette foule agitée s'écoule
en tumulte dans toutes les directions. La place se vide
peu à peu. Il ne reste plus enfin dans un coin que Pierre
Jean et un paralytique guéri par Jésus.

Le PARALYTIQUE : Mais que leur a-t-il donc fait ? Il m'a guéri, moi.
Oui ! même que c'était à deux pas d'ici. Ce matin là, je
m'étais senti plus forcé de prier que de coutume. A peine

j'avais fini : il était là. Ah ! jamais je ne l'oublierai
Et ses yeux qui se posaient sur moi. / Et maintenant voilà
que son corps n'est qu'une plaie ! Et je suis debout tandis
qu'il défaille. Pourquoi donc se sont-ils mis à le haïr ain-
si ? Il n'a pourtant jamais fait que du bien.

JEAN : Ils l'ignorent eux-mêmes mon pauvre homme. Ils ne savent
ce qu'ils font.

PIERRE : Personne ne sait plus ce qu'il fait

JEAN : Mais il sait bien lui que nous sommes tous des aveugles
et des lâches

PIERRE : Ah ! c'est à douter de tout. Les bêtes sont moins ingrates

JEAN : Mais Pierre ! Tu sais bien qu'il désire souffrir toutes
nos angoisses

PIERRE : Je le sais ; mais c'est comme si on était contraint à faire
toujours ce qu'on réproouve.
(on entend éclater des rires)

JEAN : Tu entends les rires dans le Prétoire. Le voici de nouveau
aux prises avec les soldats. Ne l'avaient-ils pas déjà
assez bafoué. On dirait qu'ils veulent se venger sur lui
de toutes les avanies qu'on a pu leur faire. Tantôt un des
leurs est venu vers moi. Il n'a pas voulu prendre part à
cette mascarade parce que le Maître a guéri sa fille autre-
fois. Il m'a raconté en gémissant tout ce qu'ils lui font
subir. Les misérables ! Ils prennent leur revanche des
grandeurs devant lesquelles ils vivent à plat ventre.

Ils crachent sur toutes les dignités dont ils l'ont recouvert. Et quand ils l'ont nommé leur roi au jeu de la marelle c'était pour pouvoir souffleter ^{à plaisir} sa tête couronnée. Ils trépignent de joie d'avoir le droit de déverser leurs rancunes sur lui. Quant à lui, mépris, haines, cruautés, il endosse tout sans un geste pour se défendre, sans un cri pour protester. Les soudards d'un côté, lui, de l'autre, c'est une belle image de l'empire romain.

PIERRE : Mais moi, Jean, sais-tu ce que j'ai fait.

JEAN : Ecoute ces cris. On dirait des fauves déchaînés. Si nous nous rapprochions un peu peut-être pourrions-nous l'apercevoir.

PIERRE : Jean je ne t'ai pas dit encore que cette nuit même ...

JEAN : Ah Pierre, ne nous occupons pas de cette nuit. Et prions avec lui parce que tu peux en être sûr, tout ce qu'il fait à présent c'est de prier son Père pour les péchés du monde.

PIERRE : Jean, Jean j'ai péché cette nuit.

JEAN : Nous ne cessons de pécher mon pauvre Pierre. Mais regarde

JEAN : donc là bas dans l'ouverture de la porte, près du brasier qui fume.

PIERRE : Ah ! c'est le même brasier que cette nuit.

JEAN : Tu l'aperçois aussi. Notre rabbi ! Voilà donc à quel point

PIERRE : il en est. Ils le frappent avec des lanières. On entend les coups jusqu'ici. Et maintenant. Mais que lui font-ils maintenant ?

maintenant ? Ah ils enfoncent leurs doigts dans ses yeux, ils lui pincent les oreilles avec des crochets de fer. Et ce soldat par terre qui l'implore. Il jette un seau d'ordures sur lui.

PIERRE : J'ai fait bien pire

JEAN : tout absorbé par le spectacle qu'il aperçoit) : N'est-ce pas nous n'aurions pas cru cela possible. Et pourtant est-ce qu'il n'avait pas tout prévu. Mais tu vas voir il va faire éclater sa royauté. Et alors les Romains tomberont à ses genoux. Cela en fera un bruit quand les légions d'anges viendront voler autour de lui. Mais regarde donc ce qu'ils font à présent ! Ils lui donnent des coups sur le visage Tu vois cette grande trainée rouge qui lui barre le front Viens ! Ah ! je n'en puis plus. Allons-nous en. Et nous qui avions tant espéré sa royauté. Mon Dieu ! Ne nous abandonnez pas. Accordez-nous enfin un signe dont il n'y ait plus moyen de douter. (ils s'éloignent un peu)

Le PARALYTIQUE : Mais comment expliquez-vous que lui qui pouvait guérir et sauver les autres, il reste inerte entre leurs mains.

JEAN : C'est à n'y rien comprendre. A moins qu'il veuille éprouver notre foi. Tant qu'il ne sera pas en croix nous pouvons encore espérer ... Mais le plus terrible c'est de ne ^{rien} pouvoir pour le soulager.

PIERRE : Le soulager ! Ah ! Jean. Plains-moi plutôt

JEAN : Mais qu'as-tu donc à te lamenter sur toi.

PIERRE : Ecoute cett nuit, je l'ai renié. Tout s'est passé exactement comme il l'avait prédit.

JEAN : Nous l'avons tous renié , mon pauvre Pierre puisqu'aucun de nous ne souffre avec lui.

PIERRE : Non, non, je l'ai renié posément, devant trois personnes différentes. A trois reprises j'ai eu honte d'agouer qu'il était mon ami. La servante du Grand Prêtre m'avait reconnu pour un des siens. J'ai juré que je le voyais pour la première fois. Je ne sais pas quel *Jérou* m'a pris. J'avais honte de lui. Moi, Pierre, j'ai eu honte de lui.
(il éclate en sanglots)

JEAN : C'est vrai, c'est à croire que nous sommes devenus fous. Mon pauvre frère! Mais ne nous est-il pas arrivé à tous la même chose hier soir. A peine Judas l'eût-il saisi; est-ce que nous ne l'avons pas tous abandonné. Il fallait que nous en arrivions là pour mieux mesurer sa patience avec nous. Maintenant encore, est-ce que nous ne sommes pas déjà tentés de ne plus croire en lui ? Parce qu'il souffre dans son corps . Il l'avait annoncé cependant. Non ; non, ce n'est pas nous qui le renions. C'est cette chair misérable qui rechigne toujours aux appels du coeur. Ah ! vois-tu Pierre, le péché nous divise ! Il nous déchirera jusqu'à la mort.

Arrive à ce moment la Sainte VIERGE

La Ste VIERGE : Vous' êtes là mes amis. Que lui font-ils endurer à présent ?

JEAN : Après la torture des nôtres celle des Romains.

La Ste VIERGE : Elle est moins dure que celle des Juifs. Il a tant aimé son peuple!

JEAN : Ah! c'était bien étrange! On ne savait plus dans la foule qui exigeait le plus âprement sa mort. Toutes les haines étaient réunies. Oui! Il réconciliait tout le monde. Personne ne lui pardonnait d'être juste.

La Ste VIERGE : Il avait prévu tout cela!

PIERRE : N'empêche! on est désespéré! Tout va si vite à présent.

La Ste VIERGE : Ah! mes enfants. Nous l'avons mal écouté quand il était au milieu de nous. Croyez-vous que personne ait jamais pénétré ses paroles ?

JEAN : Elles étaient trop lourdes pour nos coeurs. Parfois je pressentais leur plénitude. Mais presque aussitôt cette impression s'effaçait. Maintenant que faire? Que croire? Toutes nos espérances sont déçues.

La Ste VIERGE : Ah! Jean il faut surmonter ton désespoir. Si tu savais comme j'ai souffert moi aussi. Je n'ai pas cessé de pleurer depuis sa naissance. Et pourtant je n'ai jamais douté de lui.

PIERRE : Faites donc de nous tout ce qu'il vous plaira.

La Ste VIERGE : Que peux-tu pour moi, mon pauvre Pierre ? Tout est très bien ainsi. Il fallait que la longue peine de notre peuple ~~de Marie~~ aboutisse à mon coeur et au sien.

PIERRE : Mais vous n'entendez pas ces blasphèmes ? (on entend à ce moment des cris dans le Prétoire : "Par Júpiter tu es un imposteur ! Beau roi des Juifs ! Adore donc Mitra, Adore le)Après l'avoir écorché dans sa chair ils veulent maintenant lui faire renier Dieu

La Ste VIERGE : Ne vous inquiétez pas. Ce calice aussi devait lui être offert. Il faut que tout ait passé par son coeur. Mais approchons-nous mes amis. Je voudrais le voir une dernière fois. (La Ste Vierge s'approche du prétoire. Elle pousse un grand cri, elle tombe à la renverse)

PIERRE : Marie ! Marie !

La Ste VIERGE (se ranimant) Pardonnez-moi mes amis. Je me croyais plus forte. (ils l'assoient sur une pierre) Ce n'est rien Je vais mieux. Mais voyez-vous j'ai été saisie de sa ressemblance. Oui ! avec un supplicié dont je porte en moi l'image depuis ma jeunesse. Ah ! je n'aurais pas cru tout de même qu'ils descendrait aussi bas.

JEAN : Il n'a plus apparence humaine. Et c'est sur cette loque saignante qu'ils s'acharnent encore.

PIERRE : Ils font peser sur lui leur mépris du peuple juif. De ce peuple qui l'a trahi!

La Ste VIERGE : Oui c'est un grand mystère ! Mais lui n'était venu qu'en vue de cette heure-ci. Pour assumer tout le ciel et toute la terre. C'est maintenant mes enfants qu'il faut l'aimer à en mourir.

PIERRE : A dix pas de nous ne pouvons plus rien pour lui

La Ste VIERGE : C'est aujourd'hui que tout recommence dans un ordre nouveau. Et tout ce que nous n'avions pas comprise sa Passion l'éclaire. Elle durera jusqu'à la fin des temps. Il ne faut plus dormir désormais comme vous le faisiez quand il suait du sang, comme tu dormais Pierre lors de ton triple reniement. Plus que jamais il a faim de notre amour.

PIERRE : Et comment le lui dire ? Il ne nous entend plus.

La Ste VIERGE Suivons-le dans son renoncement.

PIERRE : Mais nous ne serons jamais assez forts pour affronter un tel martyre.

La Ste VIERGE : Ce n'est pas de force que nous aurons besoin.

PIERRE : Mais pour l'arracher à la mort ?

JEAN : Ah ! Pierre je ne cesse d'y penser depuis que Marie est là. Il nous faut refuser toutes les apparences. Notre amour pour lui ne sera pur que lorsqu'il nous nous réjouirons d'être humiliés à sa suite. C'est Marie vois-tu qu'il nous faut ressembler pour lui plaire

PIERRE : Mais comment l'arracher à la mort ?

JEAN : Qui l'aide trop facilement, c'en est écœurant. Quelques

JEAN : Même s'il meurt il nous faut croire en lui. Tu sais comment il nous aimait. La seule réponse que nous puissions encore lui offrir c'est de croire en lui comme s'il avait réussi ~~avec Dagon.~~

La Ste VIERGE : C'est cela Jean. Et vous verrez. L'amour finira bien par l'emporter sur la mort. Mais à quoi bon demeurer encore ici ? Allons mes enfants. Allons nous délivrer de nous mêmes dans la prière.

Arrivent Judas et Caïphe

CAÏPHE : Je vous le répète : il faut organiser cette mascarade jusqu'à la Croix. C'est très beau d'avoir forcé Pilate à le condamner. Mais il ne faut pas qu'en chemin ses partisans l'acclament.

Judas : Il n'a plus de partisans.

CAÏPHE : J'aimerais vous croire. Mais ce matin encore tout le peuple était pour lui.

JUDAS : Le peuple est un enfant. Avec quelques formules creuses on en vient à bout.

CAÏPHE : Quel mépris pour ce pauvre peuple Judas. J'ose dire que j'en ai malgré ma grande dignité plus de respect que vous.

JUDAS : Peut-être Votre Excellence en vit-elle. Pour moi qui me ~~borne~~ borne à le regarder vivre (il a un hoquet de dégoût)

CAÏPHE : Allons, allons, Judas on est pessimiste aujourd'hui. Vous voyez pourtant que tout nous réussit.

JUDAS : Oui ! mais trop facilement, c'en est écoeurant. Quelques

CAIPHE : mensonges bien placés, il a pris feu tout de suite.

CAIPHE : Des mensonges. Mais j'espère bien mon ami que vous n'avez pas recouru à de tels artifices. Sans doute l'intérêt du peuple, celui du Seigneur - béni soit-il - exigeait l'un et l'autre la condamnation de ce dangereux imposteur. Mais fût-ce en face du pire des bandits, nous n'avons pas le droit de travestir la vérité.

JUDAS : Eh bien, moi, je l'ai travestie votre vérité. Oh ! vous pouvez vous boucher les oreilles ~~mais~~ Je voulais en avoir le coeur net. Et c'est pour me convaincre qu'il n'était pas celui qu'il disait, ^{est} que j'ai déchaîné la foule contre lui. Allez ! la bonne société n'a plus à redouter ses paradoxes. Elle peut dormir tranquille la bonne société. Mais je le dis à Votre Excellence, ^{continue} pour cette jolie besogne, je n'ai plus de ~~gout~~

~~gout~~ Pierre l'a renié. Il n'est ni plus ni moins coupable que moi. La honte ce serait de le piétiner maintenant qu'il est à terre. Je m'y refuse. J'ai voulu être le justicier je l'ai été. Je l'ai convaincu d'impuissance. Je suis satisfait. Pour ce qui est de votre carnaval adressez-vous à d'autres. Cette comédie pour moi a assez duré. Il n'est pas celui qu'on attendait. Je le répète à Votre Excellence cela me suffit. C'est mon tour maintenant d'avoir pitié de lui. Quant aux deniers que votre Excellence m'a remis, ils me brûlent les doigts (il jette avec insolence la bourse à Caiphe) Je n'en ai plus envie.

CAIPHE : Judas vous ne savez pas que j'ai pouvoir de vous livrer au gouverneur.

JUDAS : Faites de moi ce que bon vous semble. Mais peut-être la renommée de Votre Excellence exigerait-elle un peu de silence.

CAIPHE : Je ne crains rien de la vérité. Ce que vous avez fait Judas vous avez cru devoir le faire. Moi, je ne vous avais demandé que de faciliter l'oeuvre du Seigneur -béni soit-il - en dénonçant un malfaiteur.

JUDAS : Soit. Vous l'avez votre malfaiteur. Je prétends moi que c'est un fort pauvre homme.

CAIPHE : Je suis généreux Judas ; je comprends vos scrupules. Je ne serais même pas éloigné de les admirer s'il ne s'agissait que de moi. Du moins je vous pardonne. Vous avez outrepassé mes désirs. Je suis sûr que c'était en toute bonne foi. Quant à ces deniers que vous voulez bien offrir au Temple on en achètera une prairie pour y enterrer les nécessiteux. Le besoin justement s'en faisait sentir. Ainsi votre argent ne cessera pas d'être utile à la communauté. Le bien de tous voyez-vous c'est là mon seul souci. Allons ! bonsoir Judas que le Seigneur - béni soit-il - vous remette dans sa sainte paix. ^{Je vas} ~~Et~~ priez ^{vous} pour ~~moi~~ mon bon ami.

(Caiphe disparaît)

JUDAS : seul Je l'emporte donc sur lui aussi . Ah ! je n'ai pas mal travaillé ce soir. En la travestissant comme il dit, moi au moins je l'ai servi la vérité. On sait enfin à quoi s'en tenir. Le rabbi était un rêveur et le Grand Prêtre est

dans leur cœur. Je n'arrive même pas à entrer dans le
un coquin. Mais puisqu'il n'a pas été capable de se délivrer
du péril où je l'ai mis je n'ai plus à m'occuper de lui !
M'occuper de lui ... (il rêve un instant) Ce qui est curieux
c'est que je n'arrive plus à me débarrasser de son image.
Dans l'embrasure de cette fenêtre, comme il était lamentable.
Et la petite lampe qui l'éclairait par en dessous. Bien
joué. Et les gens qui trépignaient ! Ils ne sentaient donc
pas ce qui se passait. Ils ne sentent jamais rien les gens
Cela avait pourtant une espèce de grandeur. Je lui parlais
de comédie tout à l'heure. Où avais-je la tête ? Tragédie ...
Mais alors j'ai joué mon rôle dans cette tragédie. Au fond
je ne l'ai jamais détesté. Il m'agaçait. Oui c'est cela
J'ai toujours peur qu'on m'humilie. Et alors au moment déci-
sif je me retire. Je me retire toujours. Je laisse les autres
se débrouiller. Jésus. Caïphe, (Chaque fois je me suis dérobé
à temps. Mais ai-je si bien fait que cela de me dérober ?
Il est vrai : je suis habile (il rêve) Habile ! oui habile !
Peut-être trop. Je ne me laisse jamais aller. Voilà le vrai
C'est à être dupe que je ne consens pas. J'ai la terreur
d'être dupé. Et la vie passe sur moi sans m'entamer (~~long~~
silence) Je mourrai dans mon coin. Est-ce donc que personne
(en écho) Personne ne m'aime. Le justicier
ne m'aime. Mais moi est-ce que j'aime quelqu'un ? C'est
très beau d'être le justicier. Tout le monde me doit d'y
voir clair. La belle affaire ! Qu'est-ce qu'ils en font
de la clarté ? Ah ! il y a quelque chose en moi qui n'arrive
jamais à se mettre en train. J'ai toujours l'impression
que tout se joue à la surface des autres. Je n'entre pas

dans leur coeur. Je n'arrive même pas à entrer dans le mien. Ainsi tout le temps que j'étais avec le rabbi, je l'écoutais parler. Ce que j'éprouvais ? de la défiance comme toujours. Je n'arrive jamais à me convaincre qu'on pense vraiment ce que l'on dit. Je suis si capable moi-même de penser n'importe quoi. Je me regarde faire, ~~comme~~

Je suis comme

un théâtre. Ah! je crois que c'est le plus grand crime de notre peuple de croire toujours qu'on veut le tromper. Quand Jésus me demandait de l'aimer, je me demandais, moi, quelle idée de derrière la tête il pouvait bien avoir.

Je flaire toujours des arrières pensées. J'en ai tant moi-même. On dirait que le diable m'interdit de m'abandonner. C'est pour cela que je l'ai livré. Je ~~h~~ourais de rage à voir ses intentions m'échapper. En somme ~~en~~ ~~tout~~ j'avais envie ~~c'était~~ de soulever le rideau. J'ai toujours envie de voir ce qui se passe, derrière le rideau. Je suis servi, la baudruche est dégonflée. Oui, mais voilà! Elle s'est mise à coller à moi la baudruche. Ce n'est plus un sac à pensée, c'est un visage de supplicié. Et sur quel corps ! Ils sont là ! Contre moi. Ils m'attirent. Ils m'entourent. Je n'arrive plus à ~~1/2~~^{1/3} débarrasser. Et il aurait voulu que j'aie déchaîné la mascarade. L'imbécile ! Il s'agit bien de mascarade ! Je suis penché sur mon coeur. Et c'est ce visage d'innocent livré par moi, saignant, bafoué qui me répond comme ma propre image. Quand je me regarde c'est lui que je vois. j'avais beau jeu de lui rire au nez tout à l'heure. Je n'ai guère envie de rire. Le justicier en a assez de son rôle. Il n'arrive

plus à se désengluer, le justicier. Un beau justicier ! Sa victime l'entraîne. Et à quoi ? Ah ! tu voudrais que je t'aime. Mais tu vois bien que ce n'est pas possible. Je n'aime personne. Je ne m'aime pas moi-même. Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas mis un peu d'amour au coeur, au lieu de cette défiance qui me sèche sur pied. Je me défie de tout, de tous. Ah ! c'en est trop pour moi. Je suis seul au monde Horriblement seul. (il pleure)

A ce moment on entend dans le lointain accompagné d'une guitare la chanson : "Il ya l'amour

"Et puis ~~il y a~~ l'amour

"Et le reste on s'en fout."

Le Rideau tombe

IIIe A C T E

=====

Le rideau se relève. C'est le petit jour dans les ruelles étroites et en contre bas de Jérusalem. La foule est déjà très épaisse. Les gens le long de la scène ont grimpé sur les murs de sorte que la perspective des rues est entièrement bouchée et que le Christ avec son cortège de soldats reste invisible aux spectateurs. On entend un grand remous. Une voix crie : Il est tombé

essaie de fendre la foule : Laissez-moi passer !

JEAN

Lainjusi Janna

Le CLOWN près de lui : Toi tu vas commencer par nous fout'la paix, si tu tiens à ta peau. Parce qu'on en a assez, tu vois, d'être emmerdé par des types comme toi. Oh ! on sait à quoi s'en tenir. Vous étiez toujours ensemble. Alors tu comprends maintenant faut la boucler. On en a marre. T'as compris. (il lui tourne le dos et se remet à hurler avec la foule)

La toile se déplace ^{de son d} lentement de manière à donner l'illusion que la foule avance avec le Christ. Dans le coin à droite Jacques. Dans le coin à gauche Judas. Ils ne peuvent se voir. La foule les sépare. Ils restent là comme deux récitateurs immobiles tandis que tout l'entre deux ne cesse de bouger.

FRANCOIS arrive du côté de Jacques : Eh bien que se passe-t-il ? C'est il que la Pâque est déjà commencée

JACQUES Triste Pâque mon pauvre François. Pour célébrer la fuite d'Egypte ils tuent un agneau. Parce que vois-tu c'était un véritable agneau cet homme là. Il n'avait que des paroles d'amour à la bouche.

FRANCOIS : C'est de Jésus que tu parles ? On le mène au supplice. ? Moi mon avis, c'est qu'il ne l'a pas volé. Il paraissait qu'il n'aurait même pas ouvert la bouche pour se défendre. On en avait assez (d'attendre nous autres, Attendre quoi ? C'est beau le ciel. Mais pour l'instant on est sur terre Faut s'en occuper. Et puis il a déçu trop de monde. On était tous prêts à se soulever. Il ne nous a jamais rien

demandé, C'est-il qu'il se défiait de nous ?

JACQUES : Non mon pauvre François. Mais jusqu'à la dernière minute nous croyions tous qu'il allait réussir. Il a pensé qu'il valait mieux s'offrir en sacrifice. Nous ne savons pas quand cette idée l'a pris. Cela nous a déçus comme tout le monde. Il nous avait tant parlé de son Royaume. On croyait déjà y régner avec lui. Ma mère un jour ... Mais à quoi bon ? Tout cela est bien fini. Il ne nous reste plus à présent qu'à pleurer. Car un ami comme lui ...

(A ce moment on entend de la foule s'élever des cris :

Une VOIX : "Faut pas l'aider.

"Qu'il la porte tout seul

" Le ciel l'aidera bien le fils de Dieu

Un immense éclat de rire gagne toute la foule. Les gens qui ne voient rien s'exclament : Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Une VOIX Il n'arrive plus à se relever.

Dans un groupe on entend ce dialogue :

Un HOMME Et dire qu'il nous a fait tous courir quand il arrivait de Bethphagé sur son âne.

Une FEMME : Même qu'il était assez beau à regarder. Mais je me disais en moi-même qu'il était découragé.

L'HOMME C'est vrai. On aurait dit qu'il avait envie de pleurer. Il regardait tout ce monde. Il n'avait pas l'air d'y être.

Un nouveau remous. Cette fois ce sont des protestations violentes : "C'est pas du jeu

"Laisse le faire eh Simon.

"Rentre à Cyrène

"T'es pas chez toi ici.

"Jusqu'au bout. Et seul. Il s'est foutu du monde
On s'fout pas du peuple comme ça.

"Qu'il bouffe des pierres

"Qu'il en crève

"On veut sa peau

"Où ! on veut sa peau"
Juif

Une VOIX domine : Ah ! il s'est relevé.

La foule redevient houleuse mais sans qu'aucun bruit s'en échappe.

JUDAS dans son coin : Et c'est à moi que tout cela est dû. Je ne l'aurais pas embrassé, il s'échappait encore. Et l'énigme aurait encore duré. (un temps) Ce qui est fait est fait L'horrible c'est ce visage qui ne fixe sans broncher. Et les cris de la foule ne sont pas pour me guérir. Réparer mon crime ? Mon crime ? Une vie d'homme ne compte guère Ah ! si seulement je pouvais me délivrer ... De moi-même.

Les cris reprennent dans la foule :

Ecartez-la ! C'est une folle !

A ce moment s'échappe de la foule Véronique tendant à bout de bras le voile où vient de s'imprimer le visage du Christ
Elle vient dans la direction de Judas qui ne la voit pas
Elle parle à la cantonade. Avec exaltation

VERONIQUE Regardez ! Mais regardez donc ce qui vient de se produire. Je voulais essuyer son visage. Par pitié pure, je vous l'assure. Je ne l'avais jamais vu jusque là. Il était lamentable. Moi, ^{je me tenais} ~~j'étais~~ à deux pas de lui. Je n'ai pas pu résister. Au risque de me faire écharper par les soldats. Heureusement ils ne regardaient pas. Et à peine mon voile l'avait touché, voyez, mais voyez donc ce qui s'est produit. (Elle tourne vers Judas son voile où le visage saignant, tuméfié, mais calme et plein de majesté apparaît en pleine lumière.)

JUDAS criant : C'est lui ! C'est lui ! Je suis damné ! (Il s'échappe de la scène en poussant des hurlements de terreur comme une bête traquée.)

Un immense éclat de rire secoue encore la foule :

" Il est encore tombé.

" Cette fois c'est la fin. Il ne se relèvera pas !

Une voix compte lentement : Un. Deux. Trois.

Une autre VOIX : Il a son compte. Il est dans les choux le frère

On est vengé. On est vengé.

Puis brusquement une voix s'élève plus forte :

" Il s'est ^{encore} relevé.

Des VOIX Par exemple ! C'est pas possible. Il remet ça. Attention voilà sa mère. Elle peut toujours courir (un silence)

Une voix Il ne l'a ~~pas~~ pas regardée (la foule rit)

On entend les soldats crier

Un SOLDAT Ecartez-vous femmes de Jérusalem. Laissez le condamné suivre son chemin.

Alors on entend dans un silence total s'élever comme une lamentation la voix du Christ :

Ne pleurez pas sur moi femmes de Jérusalem. Pleurez sur vos enfants

Des VOIX Voilà qu'il nous menace. Il fait le fanfaron! ^{fort} C'est trop tôt! Cela a assez duré Prophète de malheur ! Il faut en finir, en finir!

Toute la foule hurle : A mort ! A mort ! Ses oreilles aux chiens. A mort! Qu'on le jette aux pourceaux !

Sur la toile de fond se projette alors la silhouette d'une colline

La foule : Le Golgotha ! C'est pas trop tôt !

Je le clouerais sur sa croix. Moi je lui percerai le coeur.

La foule trépigne

Une VOIX très grave Il est tombé pour la 3e fois.

La Foule : Qu'on le relève. On va l'aider. C'est ça on va l'aider
A coups de lances . A coups de maillet Ca le fera aller
jusqu'au bout. Qu'on le dépouille. Le sang colle sa
tunique Il n'y a qu'à arracher la peau avec. Vous en faites
pas c'est le fils de Dieu.

Un spasme de rire s'empare de la foule qui répète: C'est le
roi des Juifs. C'est le fils de Dieu !

Le rideau tombe Il se relève lentement
au bout d'un instant.

Les soldats sont occupés à dresser la croix. Quand le rideau
est entièrement levé la croix se trouve plantée sur une

petite éminence dans un coin de la scène. On n'aperçoit du
Christh que les jambes et les pieds éclairés par des torches
Le reste du corps est dans la ténèbre. Quatre soldats jouent
aux dés et devisent à quelques pas de là

Un SOLDAT C'est curieux. Il est midi. On se croirait dans un four.

2e SOLDAT Le soleil s'était levé pourtant. On dirait qu'il a fait demi
tour.

3e SOLDAT On a beau dire il se passe quelque chose de pas ordinaire

4e SOLDAT C'est peut-être parce que ma femme va accoucher.

1er SOLDAT Abruti. Tu crois que le ciel s'occupe d'un centurion de
3e zone.

4e SOLDAT Il s'occupe d'un chacun le ciel. C'est peut-être un futur
empereur que ma femme est en train de mettre au monde.

2e SOLDAT Et si c'était à cause du type qu'on vient d'accrocher

3e SOLDAT Ça se pourrait bien aussi. Moi, il m'a fendu le coeur tout
le long du chemin.

2e SOLDAT Tu as remarqué les deux autres. Il n'y a pas à dire. Ils
n'étaient pas pareils que lui.

1er SOLDAT: Un des deux surtout qui avait l'air d'une gouape. L'autre
encore ...

2e SOLDAT N'empêche ! le mieux des trois c'est encore ce pauv'bougre
Surtout qu'il n'a rien fait de mal.

On entend à ce moment comme une plainte déchirante les mots
"J'ai soif" tomber du haut de la croix d'une bouche invisible

1er SOLDAT : C'est not' type. ^{T'}entends ce qu'il dit. ⁹

4e SOLDAT : Si qu'on lui tendait une éponge avec du vinaigre. On va bien voir sa grimace.

2e SOLDAT : Fais comme tu veux. Moi j'aimerais mieux lui donner de l'eau de vie.

3e SOLDAT : Vas-y toujours. Ca le désaltèrera un peu.

Le 4e soldat s'éloigne vers la croix

1er SOLDAT : Moi on m'ôtera pas de l'idée qu'on fait quelque chose de pas beau en ce moment.

Le 4e SOLDAT revient précipitamment : Ah! les gars vous ne savez pas ce que, je viens de voir. Je lui tendais l'éponge alors tout son corps s'est éclairé. C'était comme un incendie. Et tout autour il y avait des légions d'anges et qui volaient et qui volaient et qui pleuraient. C'était à n'y pas croire. Et ils chantaient comme c'est pas permis de chanter.

1er SOLDAT : T'es pas dingo eh ! Pompili^{us}

4e SOLDAT : C'est comme je vous le dis. Finalement, vous savez, j'crois pas que c'est rapport à mon gosse si le soleil s'est caché. Ecoutez-moi les gars, on vient de tuer un juste. Ca va nous porter ^{un} tort.

2e SOLDAT: Fous nous la paix avec ton Juif. On va tirer au sort ses vêtements (comme il agite le cornet à dés, il est pris d'un tremblement violent qui l'empêche de le verser)
Par Jupiter, je crois tout de même que tu as raison. Il y a quelque chose qui est pas dans l'ordre aux environs de par ici

Ils tombent tous les quatre assoupis. A ce moment arrive la Ste Vierge entre Madeleine et Jean.

La Ste VIERGE : Tu l'as entendu Jean. Maintenant tu es mon fils.

JEAN : Mère, nous ne nous quitterons plus. plus jamais nous.

La Ste VIERGE : Autons-nous assez de tous les jours de notre vie pour parler de lui ?

JEAN : ~~Hélas~~ ! Tout est donc accompli ! S'il avait dû se sauver c'est vrai il n'aurait pas attendu son dernier soupir.

La Ste VIERGE : Hélas Jean ! Peut-être fallait-il qu'il répande toutes les gouttes de son sang.

MADELEINE : Moi je sais qu'il ressuscitera. Il a dit qu'il relèverait le Temple en trois jours. Quel temple est pareil à son corps ? C'est la lumière du monde. Comment la lumière s'éteindrait-elle pour toujours. Sitôt la Pâque passée je courrai à son tombeau. Et vous ~~le~~ verrez ! Je le ramènerai vivant parmi nous.

La Ste VIERGE : Tu es heureuse Madeleine. La foi est plus forte que notre détresse.

JEAN : Je crois ^{Moi aussi,} qu'il ressuscitera. Mais comment y penser à présent ? Tout est sombre en moi comme partout ce matin. Ah ! comme il a du souffrir. Qu'il doit souffrir encore !

La Ste VIERGE : Bien plus que nous ne pouvons l'imaginer mes enfants Il ^a revécu croyez-moi tous les crimes ^{de l'homme}. Pas un depuis celui de Caïn n'est resté impuni / dans sa chair.

MADELEINE : Nous les avons commis. Et il les a pris sur lui.

La Ste VIERGE : Il ne pouvait offrir de plus beau sacrifice au Père
Notre misère ainsi n'a cessé de monter comme un encens de
son coeur vers le ciel.

JEAN : Et maintenant il n'est déjà presque plus parmi nous.

La Ste VIERGE : Il n'y a jamais été tout à fait. Mon plus cher souve-
nir c'est peut-être celui du jour où étant tout petit nous
l'avions perdu. C'était au retour d'un pèlerinage à Jérusa-
lem. Nous nous aperçûmes soudain qu'il ne jouait pas avec
les autres enfants. Et quand nous arrivâmes au Temple, c'es-
an milieu de
~~avec~~ les docteurs que nous le découvrimés. Il discutait
avec eux depuis deux jours. Je me suis appliquée depuis
à lui ressembler un peu dans son arrachement singulier.
Mais nous sommes toujours restés bien loin de compte. Sa
présence n'a jamais été qu'un regard de Dieu sur nos misère
Mes enfants si nous nous mettions à prier ?

Tous trois se mettent à genoux. Ils murmurent ensemble très
lentement, le front contre la terre : "Notre Père qui êtes
aux cieux. " On n'entend pas le reste jusqu'à ce que la
voix de Marie s'élève

La Ste VIERGE : Ah ! délivrez-nous de tous les maux mon Dieu, car
vous êtes la Miséricorde infinie et vous nous avez donné
la grâce de connaître et d'entendre notre Rédempteur. Faites
que nous ne cessions plus d'être occupés de lui, pour vous
rendre à travers sa souffrance un témoignage moins indigne
de l'amour que vous avez mis vous-même, dans nos coeurs

Les soldats se réveillent.

Un SBIRE du Sanhédrin : Vous aurez bientôt fini de geindre. Si c'est pour ressusciter un mort que vous pleurez vous perdez votre temps. Hé^{la!} ~~le~~ levez-vous. Ce n'est pas le moment de se prosterner. On ne vient pas pour adorer au Golgotha.

Le 4e SOLDAT : Laisse~~s~~-les va ! Il se passe des choses pas ordinaires par ici.

Le SBIRE : Non mais tu serais Galiléen par hasard.

Le 4e SOLDAT Galiléen ? Connais pas. Je sais seulement que j'ai fait un drôle de rêve.

Le SBIRE Dis toujours.

Le SOLDAT : Sur le trône de l'empereur j'ai vu un pauvre à moitié nu couvert de plaies. Et le cocasse, c'est qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau au type qu'on a crucifié ce matin.

Les Trois autres Soldats : J'ai fait le même rêve. Moi aussi. Moi aussi

Le SBIRE : Vous êtes des piqués. Il n'y a que des scélérats sur les croix. Bonsoir.

Pendant ce temps le groupe de la Ste Vierge de Jean et de Madeleine s'est éloigné. Des Juifs les ont remplacés qui marmonnent entre eux, les mains croisées sur des dos voûtés ou en se caressant les barbes

MARDOCHÉE : Mais tu distingues toi ce qu'il y a sur la croix du faux
rabbi. Moi je n'y vois goutte.

ZABULON : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. écrit dans les 3 langues.

MARDOCHÉE : C'est un peu fort. Un roi comme ça !

ZABULON : Pilate a voulu se fiche de nous. Crois-moi ! Ca ne lui
portera pas bonheur.

MARDOCHÉE : Non mais tu imagines ça. Un titre pareil sur la croix
d'un scélérat. Ecoute voir. Ce n'est pas lui qui crie ?

ZABULON : Si ! C'est sa voix. (on entend à ce moment une plainte
déchirante : "Eli Eli lamma sabacthani")

ZABULON : Il appelle Elie.

MARDOCHÉE : On va bien voir si Elie lui répond. S'il lui répond, moi
je crois en lui (il éclate de rire)

ZABULON : (riant aussi) Moi de même. (ils attendent)

Quelques instants de silence

ZABULON : Rien.

MARDOCHÉE : (l'air fin) C'était à craindre

ZABULON : On ne pourra plus dire que nous ne sommes pas de bonne foi

MARDOCHÉE : Ni patients. Maintenant nous sommes quittes.

(Ils s'éloignent en discutant et rentrent au milieu des
curieux qui fourmillent dans la partie de la scène opposée
à la croix. Jacques, François et Simon s'en détachent)

JACQUES : Cette fois, c'est sans rémission. Il est suspendu comme un cadavre entre le ciel et la terre. Et les vautours le flairent déjà

FRANCOIS : On a peut-être été un peu fort quand même. Il nous a déçus c'est vrai, Mais après tout, il n'avait pas fait de mal.

SIMON : A propos, savez-vous ce qui est arrivé à Judas.

JACQUES et FRANCOIS : ? ?

SIMON : Il s'est pendu.

JACQUES : Pendu ?

SIMON : Comme je vous le dis.

SIMON : Le Grand Prêtre lui aurait fait des reproches.

JACQUES : De qui le tiens-tu ?

SIMON : D'un ami de Caïphe. A ce qu'il paraît qu'ils auraient eu une discussion. Caïphe lui aurait reproché de s'être mal conduit. On m'a même répété les mots qu'il lui a dits : Judas qu'il lui aurait dit, c'est pas bien ce que tu as fait là, on n'embrasse pas un ami pour le trahir" Alors à ce qu'il paraît que Judas est tombé à la renverse. Même que le Grand Prêtre aurait été obligé de le soigner lui-même. Ah ! il a été chic le grand Prêtre; il l'a pris dans ses bras, il l'a ramené chez lui. Tout ça se passait comme qui dirait devant le Prétoire pendant qu'on réclamait Barabbas C'est aussitôt après que Judas se serait pendu.

JACQUES : Et où ça ?

SIMON : Dans le jardin de Gethsémani.

JACQUES (bouleversé) Mes amis laissez-moi voulez-vous. Je n'en puis plus. j'ai besoin d'être seul.
(les deux autres s'éloignent) Il va vers la croix du Christ toujours baignée dans l'ombre. Il n'y a même plus de torche à ses pieds.)

JACQUES : Judas l'a trahi. Et moi ? Est-ce que je n'ai pas laissé aux doigts des soldats qui voulaient m'arrêter le drap dont je m'étais couvert. Est-ce que je ne me suis pas enfui nu dans la nuit plutôt que de partager son sort. Ah! comme nous tenons à notre chair. Lui avais-je assez dit pourtant que je l'aimais. Je me croyais capable de mourir pour lui Trois ans qu'il a perdus avec nous ! ^{Et} ^{jamais} Quand s'est-il lassé de nous reprendre, de nous conseiller, de nous livrer ^{des} secrets, ^{ceux} de la souffrance, ceux de la joie. Trois ans à courir les chemins avec lui, à nous remplir de sa parole. Et tout cela pourquoi ? Pour aboutir à quoi ? A cette nuit où nous l'avons laissé seul, en proie aux Romains, à la haine des Juifs, sans secours, sans soutien. Nous sommes des jouets dans la main du démon (un silence) Parle-moi une dernière fois mon grand frère. Tes bras sont écartés comme pour saisir toute la terre. Tes pauvres pieds sont déchirés. Je touche ton corps. C'est une plaie qui saigne. Fallait-il donc en arriver là. Je te regarde à présent. Je te distingue à peine Tu n'es plus qu'une forme inerte dans la nuit. Ainsi je n'ai

pas su résister au désarroi de ton arrestation. Tu sais bien pourtant que je t'aimais. Tu sais bien que toute ma lâcheté ce n'est tout de même pas moi. Et te voilà cloué comme un scélérat entre deux vrais assassins. Il y a cependant quelque chose de changé. Je sais maintenant que je ne t'avais jamais aimé. Non ! je ne t'ai jamais aimé comme à présent C'est maintenant que je te reconnais pour mon roi.

A ce moment on entend un murmure dans l'air : "Tout est consommé!"
Alors la foudre éclate. Tous les curieux s'éloignent. Jacques reste seul au pied de la croix. Un soldat enfonce sa lance dans le coeur de Jésus. Et le rideau tombe au milieu des éclairs, sur ces mots qu'il prononce : "Nous avons tué un juste".
en soudain

Le rideau se relève. L'obscurité est encore profonde. Joseph d'Arithmie, Jean Pierre et Jacques soulèvent le Christ qu'ils emportent à quelques pas de la croix. Le fou prête la main aux apôtres pour l'ensevelissement dans le Sépulcre. Celui-ci est un creux de rocher où il y a tout juste place pour un corps. L'ouverture est fermée par une grande pierre mobile. La Sainte Vierge est là. Elle s'appuie au bras de Madeleine. Le groupe s'arrête devant la tombe

La Ste VIERGE : Ainsi comme tu es né, tu retournes à la terre.

MADELEINE : Ton coeur a tenu toute la vie. Il est envahi maintenant toute
par la mort

La Ste VIERGE : Te voici livré Fils de L'Esprit. Mais les vers n'ont
pas *de* prise sur toi.
aux vers

MADELEINE : Ton corps était semblable au nôtre. Et voici que tu ne nous es plus semblable en rien. Tu erres ^{ici/à} au milieu des âmes immortelles. Et cette masse inerte que nous emportons n'est qu'une épave.

La Ste VIERGE : Ta dépouille est plus pesante que le petit enfant ~~qui~~ vivant que je portais dans mes bras. Mais elle ne dépend plus comme lui de ce monde qui nous environne.

MADELEINE : Toute ton humanité s'est déroulée entre deux creux de roche : celle où tu vis le jour et celle-ci qui va se refermer sur ta vie d'homme.

La Ste VIERGE : Tu es venu parmi nous pour souffrir et la mesure est comble. Le Père est apaisé par ta douleur. Et les hommes sont sauvés de ce que tu as remplacé par la pureté du tien l'impureté de leur sang.

MADELEINE : Tu as tout transformé à ton passage. Mon coeur était pour ^{elle} Ton regard y a planté les fleurs imprévues de l'amour.

La Ste VIERGE : Et moi qui étais ta mère, je ne suis plus que ta servante et ta fille.

MADELEINE : Tu es venu au milieu de nous. Et seule la lumière de nos fautes nous a permis de te reconnaître.

La Ste VIERGE : La lumière de nos fautes et de notre misère. Ceux qui ne se sont pas sentis nus devant toi n'ont pas pu te distinguer.

MADELEINE : Ils ne pouvaient te voir ceux qui croyaient en eux. Tu ne t'es jamais livré qu'à la puérité des plus pauvres prières.

La Ste VIERGE : Et il fallait que toutes nos blessures vinssent percer ton coeur.

MADELEINE : Tu étais le frère de tous les enfants et tu t'es laissé piétiner par tous les hommes.

La Ste VIERGE : Tu étais la lumière et la vie. Tu es devenu moins que la fange.

MADELEINE : Tu nous as tout demandé et nous ne t'avons rien donné.

La Ste VIERGE : Tu nous as tout donné et nous n'avons rien pris.

MADELEINE : Nous n'avons rien deviné des secrets qui torturaient ton coeur.

La Ste VIERGE : Et quand tu nous suppliais de veiller sur nous nous sommes endormis.

MADELEINE : Il est trop tard à présent pour veiller avec toi.

La Ste VIERGE : C'est pour cela que tu as laissé ce simulacre dans nos mains.

MADELEINE : *Afin* que nous pleurions pendant qu'il en est temps encore

La Ste VIERGE : Puisque nous n'avons pas su t'écouter quand tu allais le long des chemins.

MADELEINE : Il est trop tard pour veiller. Mais il n'est point trop tard pour t'attendre encore.

La Ste VIERGE : Il est toujours temps d'espérer. Car tu es ~~mon~~ Dieu,
mon Fils. Et tu nous a promis d'être avec ceux qui s'assem-
bleraient en ton nom.

MADELEINE Nous sommes plus de deux ici à te supplier de nous entendre

La Ste VIERGE : Tu vois qui t'invoque : celui qui t'a renié, celui
qui n'avait pas compris et Jean qui t'abandonna.

MADELEINE: Tu sais de quelle boue tu m'as retirée

La Ste VIERGE : Et qui suis-je moi, pour que le Seigneur m'ait regardée
Une pauvre fille, moins qu'une bergère, quelqu'un qui ne
savait même pas lire.

MADELEINE: Sommes-nous assez misérables pour t'obliger de revenir ?

Le FOU : Et moi qu'on ne voit même pas tellement je suis petit et
ridicule.

La Ste VIERGE : Voici ce qui reste au pied de ta croix, de tous ceux
qui t'avaient salué comme un grand roi.

MADELEINE: Tu es le roi de nos ignominies.

La Ste VIERGE: Tu es le fils de ma misère.

MADELEINE: Tu es notre boue qui s'illumine

La Ste VIERGE: Tu es l'incendie qui nous éclaire

MADELEINE : Tu es le mendiant et le boiteux.

La Ste VIERGE: Tu es tous ceux à qui nous avons refusé l'aumône d'un
verre d'eau.

Le FOU Et tu me ressembles dans l'extraordinaire solitude où les
hommes me relèguent.

MADELEINE: Tu es tout le ciel et tu es toute la terre.

La Ste VIERGE : Et maintenant tu es toute la mort aussi.

MADELEINE : Tu es toute la nature. Et tu as perdu tout ton sang.

La Ste VIERGE : Tu pouvais te sauver et tu ne l'as pas voulu.

MADELEINE : Tu pouvais régner et tu ne l'as pas voulu

La Ste VIERGE : Tu as préféré les crachats et l'indignité

MADELEINE : Et d'être (plutôt méconnu qu'estimé.

La Ste VIERGE: Et de déplaire jusqu'à la tombe.

MADELEINE : Tu ne voulais pas que l'amour fût détourné pour toi

La Ste VIERGE: Cet amour que tu étais venu répandre et semer pour le
Père.

MADELEINE : Il ressuscitera d'entre les morts Celui qui a refusé
les douceurs de la terre.

La Ste VIERGE: Il sera notre intercesseur celui qui s'est fait notre
prisonnier.

MADELEINE : Toutes les grandeurs du monde seront renversées par lui.

Le FOU : Et les derniers seront les premiers.

JOSEPH : Nous allons maintenant l'ensevelir mes amis. Nous impré-
gnerons d'aromates son linceul.

Taifus JOSEPH : Et ainsi à la fin des jours quelqu'un viendra ^{le} découvrir

PIERRE : Et son Eglise conservera sa forme pour les temps où il
n'y aura plus de Foi sur la terre.

Taifus JOSEPH : Elle possèdera le corps du Fils de l'Homme

PIERRE : Nous sommes son Eglise et nous pleurons sur nos crimes
et sur lui

JEAN : Nous sommes son corps vivant. Et l'Enfer n'en viendra
pas à bout.

Taifus JOSEPH : Nous sommes son corps et c'est nous que nous enseveliss

PIERRE : Pour atterrir à son éternité nous traverserons tous les siècles.

JOSEPH : Embarquons-nous à présent avec lui mes frères. Mourons nous aussi à cette terre qui fut pour lui dure et rebelle

La Ste VIERGE : Nous mourrons à la terre mais sans cesser de vivre pour elle

PIERRE : C'est moi qui prendrai le parti des pécheurs quand il faudra devant le ciel plaider pour leur misère.

La Ste VIERGE : C'est cela Pierre. Tu auras patience à les défendre comme il en eut pour ~~le~~ ^{nous} supporter près de lui.

PIERRE : Et nous leur remettrons tout ce que lui-même nous a remis

JACQUES : Le jour avance. Avant les vêpres du Sabbat son corps doit être enseveli.

J Poussons la pierre. Enfermons le dessous.

JACQUES : Et que les prières des morts l'accompagnent

J : Notre frère silencieux ^{Pierre} le plus humble ^{d'} entre nous

Le FOU : Captif de nos misères.

MARIE-MAGDELEINE : Et ^{sacrifié} ~~immolé~~ pour tous

La Ste VIERGE : Mon enfant et mon Dieu

Chacun à tour de rôle jette une pelletée de terre

Le rideau ~~tombe~~ ^{descend lentement} tandis qu'ils réitèrent ^{ensemble} en hébreu les prières des morts.

sur la tombe